

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

LE DERNIER ENSEIGNEMENT DE NIETZSCHE

Entre la personne et la pensée de Nietzsche, il subsiste un lien étroit, reconnaissable à toutes les heures. C'est croire à la valeur de sa personne que d'accorder à sa pensée la longue patience à nous avoir exigée! Le choix que Nietzsche a fait entre les idées, deux moments enivrés, vers 1809 et 1881, atteste sa qualité dehors des humbles circonstances où s'est déroulée sa vie. On pourrait dire alors que sa qualité est faite de ses idées mêmes, puisque sa vie n'a eu de sens, n'a connu de joies et de douleurs que par lui. Plus d'un philosophe est arrivé à son système par les sciences positives. Giordano Bruno, Descartes, Auguste Comte sont des exemples latins de cette démarche de l'esprit, plus probants comme valeur que les philosophes allemands de la nature. D'autres esprits ont tenté des généralisations en partant de l'histoire. Voltaire, Condorcet ou Herder relèvent d'une forme de l'intelligence qui essaie moins de philosopher sur l'univers que de méditer sur les civilisations. Le confluent des deux courants s'était fait dans Hegel. Il s'était mêlé à sa synthèse un excès de « philosophie naturelle » allemande. Nietzsche reprend l'œuvre hégélienne disjointe, et, de l'histoire des civilisations, retrouve une philosophie de la nature.

1. — La grande révélation fut pour lui le VI^e siècle avant Jésus-Christ. À ce moment un souffle nouveau traversa la Grèce. La civilisation babylonienne tombait en morceaux. Un immense besoin de réformes, un élan insolite des âmes se propagea du fond de l'Asie Mineure. Les philosophes d'Ionie et de Grande Grèce en subirent le dernier contre-coup. Le sentiment mystique dont ils sont 1. Ces pages serviront de Conclusion au tome VI et dernier d'une monographie sur Nietzsche, sa Vie et sa Pensée (Paris, Boissard, 1921-1930) At. ea. T, KE (ue 4 900. :

2 REVUE DE MÉTAPHYSIQUE ET DE MORALE. empris
trouve subitement un langage pour s'exprimer. À l'heure orientale, où le
délire religieux s'empare du peuple grec, ils inventent le yes, qui à la fois
traduit ce mysticisme et le refrène. L'Europe, par eux, se détache de l'Asie,
et elle prend conscience de son originalité différente. Il ne faut pas attendre
de Nietzsche qu'il ait pu voir clair dans toutes les causes de l'étrange
phénomène. Il suffit à sa gloire de l'avoir discerné. Il n'a pas reconnu dans
celle rumeur exallée, qui se répand, la voix annonciatrice d'une Révolution
sociale. Le peuple grec des campagnes envahit les villes. Il y apporte
l'orgiasme venu d'Orient, et qui menace de submerger le culte des dieux
olympiens. Des cultes plus primitifs, que l'ethnographie comparée nous
permet de mieux comprendre, affleurent au souvenir des foules après avoir
été longtemps oubliés. Le dionysisme à la fois ravale l'homme à l'animal et
le divinise. L'homme déchire la bête de sacrifice, où il sent Dionysos
présent, et se sent dieu dans cette communion barbare. Son ivresse l'arrache
à la forme humaine. Ses contours se fondent dans un brouillard sentimental,
où tout se voile et se métamorphose. Jamais plus grand renouvellement
n'avait secoué la sensibilité religieuse grecque. Du coup, l'épopée, poésie
des classes aristocratiques, se disjoint et s'évanouit dans le lyrisme. Desodes
dithyrambiques, de févres éloges enflamment d'immenses auditoires. Ce
n'est plus l'abdo qui parle : des chœurs chantants prennent sa place, conduits
par un coryphée. La coutume (ruse ! assise à peine, se désagrège. La foule
du dehors en exige la refonte. L'unification des croyances, des mœurs de
tous les clans, comment ne se serait-elle pas faite, quand les multitudes
rustiques franchissaient l'enceinte sacrée de la cité ? Le chœur politique
désordonné réclame, lui aussi, un coryphée : ce sera le tyran. Dira-t-on alors
que la tyrannie grecque a ses racines dans cet enthousiasme populaire ?
Sans doute. Mais, en l'homme digne. Elle a besoin d'une prodigieuse volonté,
mais aussi de la discipline de l'intelligence. Elle restaure la tradition. Les
tyrans d'Athènes, de Smyrne, de Corinthe, de Samos retrouvent l'esprit de
l'ancienne royauté sacramentelle oubliée. Ils fondent des fêtes religieuses.
Est-ce pour accueillir le culte nouveau de Dionysos ? Ils lui font sa part,
mais en modérant la sauvagerie. En brisant les lois pour les fonder dans la
cité, ils rétablissent un véreux plus

CH ANDLER, — LE DERNIER ENSEIGNEMENT DE NIETZSCHE. 3 astregnant. En abolissant la toute-puissance des familles nobles, ils préparent l'avènement de la démocratie. Avant cette dernière révolution s'ouvre une période d'accalmie organisatrice. La tyrannie, après avoir débuté par la violence, devient art de plaire et de persuader. Le lyrisme, si passionné à ses origines, s'apaise dans les discours du drame. Le mysticisme passe de l'extase aux formes didactiques. Les Grecs conquièrent ainsi la Raison, Une philosophie naît, encore gonflée du sentiment de l'univers, mais déjà pénétrée d'intelligence. Les philosophes, eux aussi, sont des législateurs, des tyrans qui refondent le vépe. le déyes, venu de la périphérie ionienne et itliote, comme le mysticisme qu'il devait épurer, investit le centre, la cité d'Athènes. 11 y allume un instant une flamme d'esprit pur, qui éclate avec Socrate, Platon et Aristote. Quelques siècles après, il refera le chemin inverse, et, avec les Néo-Platoniciens, regagnera les lisières natales d'Égypte et d'Ionie, où déjà brûle un nouvel incendie Pour Nietzsche, c'est là un rythme général qui se reproduit par grandes vagues. La même lame a repassé deux fois aux temps modernes. Dans la Renaissance, combien de réformes religieuses sont encloses, avant celle qui, en Allemagne, aboutit à un schisme furieux ? La grande poésie grande peinture, la plastique et l'architecture renouvelées, la musique inventée, sont soulevées du même souffle invisible. Mais, dans le fourmillement anarchique des passions, la volonté fait son œuvre par les grands Lyrans, et sa politique réaliste lui est fournie par cette même intel. ligence qui, chez les savants et chez les explorateurs, affronte la lutte contre l'univers agrandi. 'Au xvitsiècle, le fot sentimental qui emporte l'ancien régime achève de chanter dans la musique de Beethoven, dans la poés de Goethe et de Schiller, dansles philosophes panthéistes allemands. Mais en France, elle est endiguée par Napoléon ; et sa volonté de guerre ou de répression a besoin de la nouvelle physique rationnelle des Français. 4. Pour ce résumé quirectiie Nielzsehe, je suis rederable à Guuaenr Mensar, Foûr ages of greek religion, 35: 8 ise JE. Hastos, Themis, IN G: Guerr où R. Commx, Histoire grecque, 1923, LI, ch. 32. — à Parnsa Rorssat. La Grèce et TOrient, des guerres médiques à la conquête romaine, 1928 (Col. lection Peuples et Crolisations), et particulièrement à Kan Jon, Geschiehe der. antiken Philosophie, 1935, 1,120.

n REVUE DE MÉTAPETSIQUE ET DE MORALE, Nietzsche, répudiant son temps, prétend relourner aux temps de Napoléon, à la Renaissance italienne et à la Grèce du vr' siècle avantJ.-C. Il est un mystique, un lyrique et une tyrannique intel ligençe. Toutefois son intelligence plane sur son émotion et la sou met à une volonté césarienne plus forte que celle de Bismarck. À partir de ces faits, qu'il croit comprendre, Nietzsche pense construire un système de philosophie. IL. — Peu d'idées métaphysiques vivent dans le monde. Les les de la pensée sont nombreuses. Mais, nourries de l'expérience changeante des générations et orientées par leurs sou cisrenouvelés, elles deviennent des vivants, analogues de squelette eLirès variés de physionomie. Nietzsche ne se trompait pas, quand il affirmait que les principales attitudes métaphysiques ont toutes été découvertes par les Grecs d'Ionie. Ils s'était cru proche parent d'Héraclite par sa notion du devenir. Probablement aussi, parce qu'il sentait en lui, comme Héraclite. une âme enflammée de haine et d'amour, fulgurante d'exigoantes pensées. À y regarder de près, il ressemble bien plus à Anaxagore. L'esprit ionien plonge dans l'infini de la plénitude matérielle. En abordant en Grèce, il se soumet à l'exigence attique de l'analyse. Si les lonienscroient à un grand äxuger universel, Anaxagore connaît des éruyz par myriades. À l'origine, dit-il, « toutes. choses étaient ensemble, étant infinies à la fois en mullitude et en petitosso ». 11 ÿ a chez lui autant d'éléments qu'il y a de qualités, c'est ä-dire un nombre inconcevable. Adversaire des Eléates, i leur emprunte pourtant leur dialectique. Aucun non-être chez lui : l'être est partout. Et, cependant, tout est devenir, puisque le dosage des qualités se défait et se refait sans cesse. Cette multiplicité est constante dans sa somme et dans ses unités. Mais tout est dans tout. Comment le pain nourricier se changerait-il en chair, en os et en cheveux, si les éléments descheveux, des os, de la chair étaient absents du pain ? La chimie moderne ne raisonnera pas autrement. Ikien n'est simple. La moindre particule est un res. Toutes choses sont infiniment divisibles. Comme objet, chacune se subdivise en une infinité de macières dont elle est le mélange ; comme matière, elle se divise en une infinité d'objets, où elle est représentée. L'enivrement mystique, où nous plongeait le spectacle du devenir, se cla

GH.ANDLER. — LE DERNIER ENSEIGNEMENT DE NIETZSCHE. 5 Dans le calme qui aperçoit les types primitifs de l'être. Le devenir consiste à regrouper autrement des qualités préexistantes. 11 n'y a pas là de miracle. Toute métamorphose ramène de l'éternel disséminé. Anaxagore ne fait pas entre les substances et les qualités la distinction faneste introduite par Platon, et qui a égaré l'esprit humain pour deux mille ans. Or, cette conception d'Anaxagore, on sait qu'elle a été renouvelée par Kant dans les Premiers Principes métaphysiques de la Nature*, Les qualités attribuées à la matière par Kant se réduisaient, comme chez Boscovich, à des proportions différentes de la force d'attraction et de la force de répulsion. Sans s'astreindre à la même monotonie, Nietzsche, par Boscovich, y tend. Il incorpore toutefois à l'anaxagorisme kantien l'énergétique moderne de William Thomson, où la matière est envisagée comme une masse continue de centres d'énergie tourbillonnant IL. — Cette conception importe infiniment à l'explication de la conscience, puisque la conscience tient tout entière, chez Nietzsche, dans l'aperception des qualités. Si les qualités sont innombrables, il faut en venir à la théorie des « petites perceptions » de Leibniz. Car l'objet de la pensée est l'univers ; mais, dans l'univers, tout est lié : le moindre mouvement étend son effet aux corps voisins, à l'infini. Donc l'âme, en tant qu'elle pense, à des perceptions correspondant à tous les mouvements de l'univers. Seulement, comme elle ne peut penser toujours et à tout, une partie de ses pensées restera confuse et insensible. Cette découverte du subconscient par Leibniz a toujours paru à Nietzsche un des plus précieux apports des Allemands à la philosophie, et un apport dont il n'a voulu rien laisser perdre. Pour Nietzsche, l'inconscient en nous occupe donc plus de place que la conscience claire. Quantité d'émotions indistinctes vivent en lui. Nietzsche y ajoute une hypothèse appuyée sur les interprétations des physiologistes depuis Claude Bernard, et où Wilhelm Wundt et Alfred Espinas le guidaient. Cette pensée subconsciente en nous est faite des consciences parcellaires confuses, allumées dans toutes les molécules inorganiques et organiques de notre corps, où les remous venus à nous du plus profond des espaces trouvent un écho indistinct, mais certain. 4. LA dessus, Paet Taser, Pour histoire de La science hellène, 1887, p.233.

6 REVUE DE MÉTAAVSIQUE ET DE MORALE. (Ces consciences humbles, éparses sous notre épiderme, exercent des suggestions sur leurs voisines. Les heurts ou les irritations des cellules, les explosions chimiques propagées de l'une à l'autre, y portent un conire-coup moral. Ainsi réussissent-elles à cimenter un groupe central de consciences cellulaires : le moi. Ce moi n'est pas la personne entière. La personne ne se relrouve que dans le chœur entier, tumultueux et obscur, des consciences qui parlent dans nos cellules. Elle n'a pas l'uaité d'une substance, mais l'unité d'une fonction. Elle est l'assemblage éphémère, à tout instant croulant, que recompose sans cesse une mémoire occupée à situer les aperceplions danse Lmps et qui préexiste dans ces foyers disséminés. Elle est l liant par lequel elles se soudent, et par cette mémoire se forme la clarté, si souvent défailante, où travaille le vivant. Dans cette lumière, le vivant, animal où hommo, se fait sa raison avec ses outils, et ses outils par des réactions contre son milieu. L'organisme s'ea prend d'abord au milieu matériel. Il se munit contre lui d'organes de préhension, de mastication, de défense. Il se revêt de pelages, de cuir ou de carapaces. Il se munit de mandibules et de dents, de cornes et de plumes, pour s'abu Ler, pour attaquer, pour se parer. Puis, chez l'homme, celte énergie, douée d'une mémoire imaginative, se forge des outils, imités des organes naturels. Elle fabrique des bras artificiels qui sont des leviers ; des poings de fer qui sont des marteaux ; des mâchoires qui sont des tenailes, descisailles. Elle articule des bielles commo sur des rotules. Cette ingénieuse inventivilé prouve que nutro intelligence peut comprendre lout juste ce dont nous pouvons construire un modèle mécanique. C'est exactement ce que disait William Thomson de ses plus hautes inventions, quand il construisait, avec des lamelles en bois et de petits gyroscopes, des modèles destinés à lui faire comprendre les ondulations de l'énergie eles lourbilions atomiques. Mais, après le monde extérieur, que connaissons-nous de notre dedans et des autres consciences? C'est ici qu'on mesure le mieux la longueur de la dérive, où le système de Nietzsche s'est trouvé entraîné depuis sa période schopenbauérienne. Dans son premior système, Nietzsche envisageait la conscience individuelle comme séparée de la conscience collective par des parois illusoires. Nous étions immergés dans une même nappe continue, où trois fluides

GI ANDLER. — LE DERNIER ENSEIGNEMENT DE

NIETZSCHE, 7 mentaux se superposaient : le vouloir collectif, la mémoire collective, l'imagination collective. Aimer et connaître, c'était se plonger, à d'inégales profondeurs, dans ce tréfonds, où nous étions sûrs de retrouver tout ce que nous avions de commun avec autrui. Être Juste ou Saint, c'était anéantir son moi, pour s'abîmer dans le vouloir commun ; être Artiste, Poète ou Penseur, c'était se fondre dans la commune imagination. À présent, cette pensée sociale, qui vit, souvient et imagine, et sans laquelle les peuples se désagrègent, il faut pourtant d'abord la construire, à force de sympathie. La moindre connaissance que nous avons du prochain suppose un instinct d'amitié qui réussisse à entrer en contact direct avec une conscience d'abord étrangère à nous. Cette sympathie entre les vivants n'est donc plus une identité préexistante, une unité foncière où il nous suffirait de retourner, Elle ne s'ouvre pas à nous par la révélation mystique d'une pitié, qui nous montre l'individu s'écroulant dans la misère, la maladie où la mort.

Nietzsche se refuse désormais à admettre que la pitié, cette sympathie dans la douleur, ait une valeur révélatrice plus grande que la sympathie dans la joie. Il devance très nettement ici d'ingénieuses théories contemporaines !, qui découvrent comme lui dans les morales de la pitié un germe morbide. La douleur d'autrui, reproduite dans notre mémoire ou dans notre imagination, Nietzsche se refuse, en effet, à la confondre avec de la douleur vécue. La contagion superficielle du sentiment généré ne saurait équivaloir à la réalité de notre expérience. Pour Schopenhauer, la pitié seule déchirait le voile de Maïa qui sépare les âmes et seule elle nous faisait apercevoir l'illusion de l'individualité. Or, si nous étions identiques à notre prochain jusqu'à notre racine, comment la pitié et l'acte secourable auraient-ils une valeur particulière ? Si je suis métaphysiquement le même que l'homme à qui je compatis et que je secours, je me retrouve en lui ; j'en suis ; je me porte secours à moi-même. Mon égoïsme élargi atteint une intensité plus grande, puisqu'il va de mon moi apparent à mon moi profond. Mais alors la pitié n'est-elle pas, elle aussi, une apparence ? Et l'anéantissement du moi dans le vouloir unique, où se confondent les êtres, n'exclut pas une pitié d'une valeur véritable ? 4.1 devance Max Schurmann, *Weiten und Formen der Sympathie*, 44, 1029.

8 REVUE DE MÉTAPHYSIQUE ET DE MORALE. Nietzsche croit éviter ce sophisme. La sympathie, le Wachfahlen, l'amour, il y voit des sentiments primitifs. Les énergies des mondes nous ont sursaturés, et cherchent à s'écouler de nous, quand nous mourons. Tout d'abord, cependant, cette plénitude, dont les vagues vont se briser contre le dehors, nous révèle que le prochain n'est pas une ombre, mais une vivante somme d'énergies. Nous considérons d'abord de lui une image tendrement aimée. Nous la projetons vers lui, comme un rayonnement d'amitié. Nous hypnotisons cet autre homme. Sa réponse à son tour nous hypnotise, et il nous modifie en nous liant à lui, c'est donc qu'il existe. Ainsi s'édifie cette solidarité des consciences qui cimente les couples, les familles, les amitiés, les cités, les nations. Elle bêtifie sous nos yeux l'hypertonie. Elle Cette doctrine, si Nietzsche pu l'achever, l'aurait mené à une tout autre sociologie que celle de la Psyché sociale romantique, du Volksgeist, dont la survivance se prolonge dans la représentation collective de Durkheim. Nietzsche ne connaît pas la Psyché collective, ni de vouloir-vivre unique l'élan vital se disperse. Il ne faut plus se le représenter comme un grand jaillissement massif, d'où retombent en gouttes les individus, mais comme une infinité de jets poudroyants qui se croisent à des étages différents. Toute perception, toute émotion, tout vouloir naît d'une collaboration de consciences élémentaires et obscurément penchées s'en cherchaient. La sympathie, loin d'être tissée d'une vie décadente, palpite au cœur même des molécules protoplasmiques Elle est force de suggestion : donc, à quelque étendue, à mesure que se construisent par elle des organismes plus compliqués. Entre les hommes aussi la vie noue ces liens de rayonnante sympathie, aux instants où ils créent des amitiés plus élevées plus hautes. Tout édifice social, toute cité, toute civilisation est donc l'œuvre d'une activité d'art, en qui des existences innombrables, des hérédités anciennes et décisives se sont confondues pour devenir inventives. IV. — Les civilisations, vues de ce biais, apparaissent comme des groupements de consciences assemblées par affinités. L'appel puissant de quelques chefs n'est que l'écho des nostalgies de la foule. On n'a pas à redire ici les faiblesses politiques de la doctrine

GH.ANDLER. — Le DERNIER ENSEIGNEMENT DE NIETZSCHE. 9^{ème} trine. L'inculture politique des Allemands a empêché Nietzsche d'aboutir à des résultats convaincants. Toutefois, des jugements de détail erronés ne sauraient infirmer sa méthode. Il s'agit ici de son point de départ. L'invisible logique des Aoméoméries l'amène à l'originale théorie qui l'oblige à doubler, par une évolution vers l'homogène, l'évolution vers l'hétérogène qu'il avait empruntée à Herbert Spencer. Dans l'ordre humain, si, à la suite de métissages malheureux, de fausses adaptations climatiques, de guerres dévastatrices ou d'un ruineux choix de croyances, on imagine toutes les qualités de la vitalité inférieure réunies en de certains hommes, on aura des esclaves. Les qualités de l'énergie supérieure réunies par d'heureux mélanges de sang, par la faveur des climats, par des Buerres victorieuses et des croyances fortifiantes, engendreront la classe des maîtres, Les uns et les autres se sentiront liés à leurs congénères par une fraternité plus forte qu'à leurs antagonistes et, la loi des affinités sociales continuant à jouer, la hiérarchie sociale sera constituée. Les castes, les classes, les métiers s'enchevêtroront dans la société comme les tissus dans un corps vivant. Wilhelm Roux avait démontré comment la lutte des tissus consolide l'organisme. Ainsi Nietzsche veut l'antagonisme entre les castes sociales, entre les sentiments qui les animent et les idées qui leur servent de porte-voix Il en est donc venu à réhabiliter les morales anciennes, bien qu'il en exige la subordination à la pensée des forts. Il n'y a pas de morale des maîtres sans morale des serviteurs. Si l'on veut une aristocratie, il faut permettre à la plèbe de penser, de sentir, d'agir comme plèbe. On a vu comment la pensée des maîtres futurs saura s'assurer la force qui maintiendra les peuples dans l'obéissance. Mais, quand Nietzsche en vient à cette extrémité, il obéit à un accès Il sait que la plus forte contrainte est celle de la suggestion aimante. Aussi est-ce un immatériel pouvoir qui rayonne du sceptre de Zarathoustra. La foule veut être commandée; elle n'est heureuse que commandée; mais, comme une femme, il faut imiter celui qui lui commande. Les sources du sentiment social nouveau couleront quand toutes les dominations violentes seront effondrées. Pourquoi faut-il que cette pensée, qui chante dans le Zarathoustra, n'ait pas été repensée jusqu'au bout dans d'autres aphorismes ultérieurs ? Elle transparaît mieux dans plus d'une appréciation sur l'histoire

” REVUE DE MÉTAPHYSIQUE ET DE MORALE. Loire. Aussi bien, les aperçus historiques de Nietzsche, qui ont suscité d'imprudents imitateurs, ont renouvelé toute la philosophie des civilisations. Beaucoup de ses appréciations attendent des correctifs. Qui cependant lui en voudrait des erreurs d'une fébrile improvisation, poursuivie dans la douleur? Il n'aurait pas tant admiré le Dieu juif des anciens âges, inventé par une race de conquérants fauves, s'il avait discerné que cette idée d'un Dieu invisible, souverain et créateur, causerait aux hommes un immense appauvrissement. Toute solidarité de l'homme avec la nature devient, par elle, impossible jusqu'à l'époque franciscaine. Le plus beau sentiment grec, le dionysisme même, s'éteignirent. La nature et la chair parurent choses mortes. Le théisme chrétien a une tendance d'elle-même mécanisante; et cette tendance reprit une force accrue au XVIII^e siècle, puisque le protestantisme marque, en bien ou en mal, un retour au monothéisme juif. La nature se réduisit à un lien du travail de l'homme et le fief de sa domination. De là, l'industrie moderne, sa puissance envahissante, sa longue bédouille et son calcul cruel. Il ne resta plus à l'idée de Dieu qu'à s'évanouir. Nietzsche frissonne de l'immense événement, conséquence lointaine de la doctrine protestante. Il n'y avait plus d'Éros sublimé, si l'on ne pouvait plus en offrir l'effusion à la solitude des cloîtres. Les rapports entre l'homme et passionnés sous la Renaissance, s'embourgeoisaient en une isérable vertu. Tout cela, Nietzsche l'a combattu. Il a essayé de sauver l'amour-passion et il a fait une place à l'Éros mystique dans une morale toute séculière. Si donc la pensée foncière du protestantisme est de faire sur la terre le salut de l'homme, ne doutons pas que Nietzsche ne soit la dernière efflorescence du protestantisme piétiste. Pourtant Nietzsche a je ne sais quoi du prêtre, et du prêtre primitif qui meurt pour sa communauté. Il n'a pas dit en vain : « Nous saignons tous sur des pierres de sacrifice invisibles » (Wir bluten alle an geheimen Opfertischen). Un étrange goût de la souffrance sanglote dans le purpoème, où il a prétendu vaincre le pessimisme. Il a écrit depuis : « Seule la grande douleur est la dernière libération de l'esprit! », et soutenu que cette lente douleur, qui nous consume à petit feu, nous oblige à descendre dans nos dernières profondeurs. Or, ce qu'il trouve dans cette profondeur, c'est un amour débordant. Ce chrétien athée réinvente ainsi la tendresse française

GH.ANDLER. — LE DERNIER ENSEIGNEMENT DE
NIETZSCHE, 44 caine. Il & déni l'amour : ein Ueberstroemen gegen etvas
Unbegrenstes. Nous surchargeons l'objet aimé des plus hautes qualités
enformées en nous. Nous l'en revêtons comme d'un vêtement de lueurs.
Mais ces lueurs entrent dans sa chair et le transfigurent. C'est donc là
l'indéfinissable essence que nous sentons dans les hommes, la Surhumanité.
Nous l'aimons en eux, parce qu'elle est déjà née en nous. Quand ce nouveau
mystère a illuminé Nietzsche, n'est-il pas vrai qu'au fond il a abandonné la
Volonté de la Puissance, comme le résida d'une philosophie antérieure ?
Chez un mystique de l'espèce chrétienne, tel que Jacob Boehme, l'âme,
autant que chez Nietzsche, connaît un rythme de joie et de douleur, qu'il a
ballotté de l'extase à l'angoisse. Dans son fond tourne un tourbillon noir,
effleuré parfois d'une lumière. Elle espère connaître, disait Boehme ; elle
espère sa délivrance. En l'homme créature orme un pareil rêve, car toutes sont
déchirées de l'antagonisme du Bien et du Mal. Quand elles atteindront à
l'unité où elles aspirent, le Mal en fera encore partie intégrante. « Diese
Welt Wesen steht im Bösen und Guten ; und mag eines ohne das andere
nicht sein. » Énigme à coups de où s'abîme notre intelligence. Mais on ne
peut, dans les créatures, séparer le Bien du Mal, c'est donc que le Mal est en
Dieu. Il faut que l'homme concilie en lui celle discordie, comme en Dieu
elle se concilie. Cela ne se produira pas avant que Dieu naisse en l'homme,
c'est-à-dire au jour de la régénération. Nietzsche dira : Il faut qu'en l'homme
 naisse le Surhumain, qui se transformera dans sa chair, dans son âme, dans
l'amour qui le joint aux autres hommes, à ceux du passé et à ceux de
l'avenir, Ce sera là sa régénération. Une sélection par le bas, une épuration
de son sang la prépare. Une lustration par la pensée l'achèvera. Ceux qui
passent aujourd'hui pour des hommes supérieurs, les Rois, les Papes, les
Puissants de la terre, mais aussi les Génies anciens, Artistes, les Savants, les
Philosophes, n'aborderont pas aux Îles fortunées de Zarathoustra. V.— Je
souci d'estimer les idées et les œuvres d'après la vitalité profonde dont elles
sont le témoignage, et de mesurer cette vitalité par l'énergie de son élan, a
amené Nietzsche à cette analyse psychologique régressive qui fait son
originalité la moins contestée. 4. Nietzsche contra Wagner. Epilog. (Werke,
L. I, 206).

NEVUE DE MÉTAPHYSIQUE ET DE MORALE, Il tient les œuvres, les croyances et les idées pour des symptômes I y reconnaît la marque des habitudes sociales, le pli professio: nel, la grande ou l'humble éducation, le type moral épanoui ou rabougri, la qualité haute ou médiocre de l'âme, surtout la qualité même du sang. On n'aura jamais assez d'éloges pour la force, la nouveauté et l'interminable richesse de ses aperçus! Aucune description, pas même le long exposé dont ces pages sont le germe, n'en épuise le contenu: N'aurons-nous pas d'objections à faire? Nietzsche nous engage à nous méfier du spectacle que nous nous donnons à nous-mêmes par le seul fait de penser. La réalité que nous saisissons ainsi est sans doute la seule que nous connaissions, mais elle est illusoire, I} n'y a de réel que la qualité d'où elle émane, cette énergie interne, qui, en se heurtant aux énergies du dehors, en tire cette réaction faussée doublement, par la conscience qui réagit et par celle qui accueille la réaction. Cette existence inconnue en nous, tissée de tout ce qui subsiste d'atavismes variés dans nos fibres, n'en est pas moins le théâtre des luttes violentes par lesquelles se forme obscurément notre personnalité; et la fièvre de notre sang atteste la violence du drame intérieur. Ces affirmations de Nietzsche sont-elles de la science ? Elles ne le seront sans doute jamais. Le problème des rapports de l'âme et du corps ne peut être abordé avec un outillage de science que par les bords. En son centre il reste métaphysique. Toutefois la conjecture a ses droits; et la divination raisonnée déjà une manière de comprendre. Si, maintenant, après l'induction régressive qui allait du dehors au dedans, des œuvres et des croyances à la personne, nous renversons notre démarche pour aller du dedans au dehors, nous aurons le jugement de valeur. La logique des valeurs, dont la philosophie des trente dernières années a beaucoup fait état, on oublie trop que Nietzsche l'a explorée le premier. Cette injustice historique pourrait attendre son redressement. S'il nous importe ici de rétablir les droits de Nietzsche, c'est que l'appréciation dernière à formuler sur son système en dépend. Sa philosophie est la seule 4.

Lasdessus principalement : Lewy Kacs, Die psychologischen Errungenschaften Nietzsche's, 1928: — Hans Reusch, Nietzsche und das XXe Jahrhundert, surtout le Le Esai : Begründung einer neuen Psychologie (durch Nietzsche, 128: — et, en France, les ouvrages de J. G. Gavrilien, De Kant à Nietzsche, 1900; — Comment naissent les dogmes, 1912; — La Sensibilité métaphysique, 8.

CH ANDLER. — LE DERNIER ENSEIGNEMENT DE

METISCHE. 43 qui soit suspendue à une série de jugements de valeur, Il y a lieu de dire ce que cette formule contient. La philosophie allemande a toujours estimé que la Renaissance a été funeste pour avoir attribué la primauté dans l'esprit à l'intelligence. La mode philosophique présente ramène ces vieilles polémiques contre le rationalisme. Hegel semble avoir écrit pour des moris sa hautaine préface à la *Phénoménologie de l'Esprit*, Nietzsche a, sans doute, sa part de responsabilité dans ce foisonnement des croyances périmées qui s'abritent derrière lui. Pourtant nous ne saurions oublier, quant à nous, que son dernier système s'appelle la Nouvelle philosophie des lumières (*die neue Aufklärung*) et que, par sa théorie des valeurs, il fonde un intellectualisme qui n'avait pas encore été essayé. Le jugement de valeur est le seul dont puisse user une philosophie des qualités. L'affinité invisible ou la répulsion secrète entre notre qualité intérieure et les qualités du dehors s'expriment par un jugement de préférence ou d'aversion. Nietzsche a défini les qualités qui nous orientent dans le monde matériel avec le moins de douleur et de danger, celles qui maintiendraient notre race et notre vigueur. Les jugements qui en font le tri se résument à : notre savoir technique et biologique nouveau. D'autres qualités choisies pour accroître la force de notre groupe social, sont à la base de nos jugements moraux. Quelques-unes, qui exaltent notre "enivrement et lissent notre rêve, sont les fondatrices des arts et des philosophies. Parfois ces jugements revêtent des formes conceptuelles. Aucun n'a besoin de rester enfermé dans l'instinct, ils peuvent retourner à l'instinct. L'instinct ne les déserte pas, parce qu'ils se réfugient dans la région obscure de notre être qui fut leur premier berceau. Les qualités perçues que, par un acte de volonté intelligente, nous affirmons vraies, bonnes ou belles, sont choisies en nous par les plus infimes consciences parcellaires. Elles y sont retenues par une mémoire fidèle. Dans les profondeurs de notre organisme vivent ces jugements, embollés les uns dans les autres, à l'infini, et condensés pendant des siècles. Le fond de notre sensibilité est donc, pour Nietzsche, l'intelligence. Mais cette intelligence non explicitée revêt par là même la forme de l'émotion déployée en imagination. Déjà nos cellules élémentaires imaginent les couleurs, les sons, les mouvements et les projettent au dehors. À un degré de complexité plus grande, elles

mn RETUE DE MÉTAPRYSIQUE ET DE MORALE.

enfanteront des images capables de traduire notre sentiment profond. Ces images disent le jugement de notre vie; et il se peut donc qu'au fond de nous ne vivent que des images. En de certaines miautes, que nous souhaiterions éternelles, les plus belles d'entre ces images se lèvent. Des visions d'extase et de rêve semblent alors extérioriser notre moi le plus invisible. La Théodicée de Nietzsche aboutit à une Théophanie, où le pessimisme se dissout, parce que le monde qui a rendu possibles de telles minutes est justifié. On voit du même coup comment Nietzsche a résolu le problème d'unir les trois grandes philosophies qui se disputaient l'empire : le naturisme, l'intellectualisme et le personnalisme. Il a réintégré dans la nature toutes les énergies de l'esprit, puisqu'aucune pensée ne dure qui n'ait fermenté dans notre sang. La nature tiens alimente notre pensée, puisque nos corps se nourrissent d'elle et sont constitués par des Piles électriques enclos dans nos atomes. Mais le système est intellectualiste, parce que notre chair, notre sang et la masse des courants cosmiques où nous baignons ne comptent pas un atome qui ne sente et ne pense. Et il est une philosophie de la personnalité, parce que le Retour éternel, après avoir fourni l'enveloppe infrangible du monde, assure aussi la cohésion interne du moi qu'on pouvait croire prête à se désagréger. Enfin, dans la vision extatique, où, solidaires des plus grandes consciences, nous nous sentons surhumains, notre essence éternelle nous est enfin révélée. Sur ce dernier mystère, il ne faut pas se prononcer, C'est un incommunicable poème. Par lui, Nietzsche sort de son refuge solitaire et sombre, et se montre à nous dans une clarté qui n'appartient qu'à lui. Nous n'en retiendrons que la fascinante émotion qui lui fait sentir son union avec la nature et avec l'humanité. Sa noblesse douloureuse a été de porter son message à une Europe mal préparée à l'accueillir. Et, cependant, l'un des premiers, il a deviné les dangers souterrains dont celle Europe était travaillée. 1 J'ai d'abord fallu réunir sa faible communauté de disciples. IL est venu à nous avec le pathétique d'un grand Réformateur

GH.ANDLER. — LE DERNIER ENSEIGNEMENT DE

NIETZSCHE. 45 mètre. Il a cru nous apporter le salut, briser l'histoire en deux moitiés, être le prophète d'une ère nouvelle. Attitude peu moderne, 'et qai, malgré sa beauté, déplaît, — faut-il le dire ? — par un aspect théâtral. Nietzsche l'a senti. Il avait le tact le plus délicat. S'il n'a pas renié Zarathoustra, il a dit : « Zarathoustre, ce n'est pas moi, je ne suis que son ombre ». Dans l'âge des foules, des organisations collectives géantes, que toutefois il jugeait insuffisantes et prétendait parfaire, il a montré la force de la réflexion solitaire et la fécondité du silence Il offre un asile à tous les fers affligés qui, sachant penser, se voient retranchés du monde par l'infirmité ou la douleur. Il est apparu par lui qu'une humble destinée peut renouveler l'intelligence européenne. Beaucoup estimeront que l'ensemble de son système est en pièces. Mais il a démontré, seul, avec Henri Bergson, comment un système de philosophie serait possible de notre temps. Même s'il était vrai que son œuvre, comme son univers, se résout en un pointillé de jugements dispersés, encore ces jugements sont-ils d'une qualité exquise et les a-t-il dégagés le premier. Ses aphorismes, taches vibrantes de couleurs primaires, si on les regarde avec un recul suffisant, s'ordonnent en masses solides qui remplissent harmonieusement un espace immense. Il est le grand impressionniste de la philosophie, comme Claude Monet, Renoir ou sont les grands impressionnistes de la peinture. Par la juxtaposition de tons purs isolés, ils cherchaient une nouvelle construction des volumes qui, en Cézanne, a trouvé son architecte. Nietzsche et la musique ? Il a admiré en Richard Wagner le virtuose de l'infiniment petit. Nietzsche est un Wagner qui, allant jusqu'à Debussy, l'aurait dépassé, pour retrouver, avec Ravel, quelques uns des secrets constructifs de Rameau Nietzsche croyait lui-même à des syntagmes, c'est-à-dire à des solidarités indissolubles entre les manifestations sériées de la pensée et de l'art. Un même souffle, croyez : l'art, la poésie, la morale, la pensée, la politique du XIX^e siècle. Il a espéré avec angoisse être l'annonciateur d'une époque organique nouvelle. Cette époque, nous la voyons se dérouler sous nos yeux.

“ REVUE DE MÉTAPOVSIQUE ET DE MORALE. I est certain que la mémoire de Nietzsche ne pourrait pas y manquer. C'est beaucoup de nous avoir ouvert les sources d'une: té nouvelle. La reconstruction psychologique et sociale, que Nietzsche & prétendu accomplir, n'est réservée à aucun homme. L'effort unanime qu'elle exige effacera plus d'un sentier de Nietzsche. Dans cette œuvre de l'avenir pourtant, il sera encore présent. L'humble foi de l'historien est de penser que, en le faisant mieux comprendre, on lui prépare une action qui n'a pas encore commencé. Cnanuss ANDUEn.